

## 6<sup>e</sup> DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

*Dimanche 17 novembre 2024*

Nous poursuivons aujourd'hui la lecture de la section centrale du « discours en 7 paraboles » de Jésus avec les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> paraboles. Nous avons lu la 2<sup>e</sup> dimanche dernier. Ces 7 paraboles sont toutes à portée eschatologique : elles disent quelque chose de l'histoire du royaume de Dieu parmi les hommes jusqu'à son achèvement à la fin des temps. Mais elles disent aussi quelque chose de notre propre histoire personnelle.

La parabole de l'ivraie et du bon grain, lue dimanche dernier donc, est une exhortation à la patience, sûre que Dieu gouverne toutes choses avec sagesse, y compris les volontés rebelles. L'attitude du maître de la moisson, souvenez-vous, est une attitude de foi. Ayant fait ce qui était de son ressort – les semailles et ce qui les accompagne – il s'en remet à Dieu quant à la fécondité de son travail. C'est une attitude de décentrement, d'abandon spirituel, d'humilité. C'est une attitude qui exige une grande force intérieure : maîtriser son désir d'intervenir, d'interférer avec la Providence. Le temps appartient à Dieu et nous savons, depuis la Passion, qu'il ne s'écoule pas comme un long fleuve tranquille, qu'il connaît des rapides, et que ces rapides, c'est la croix plantée dans notre chair et dans celle de l'Église. Pour reprendre l'expression de S. Pierre, le temps de l'Église, c'est « le temps de la patience de Dieu » en vue de notre salut.

Jésus revient à la charge avec la 1<sup>re</sup> parabole de notre évangile d'aujourd'hui, celle du grain de sénevé ou de moutarde. La plus petite semence produit la plus grande des plantes potagères. Jésus nous exhorte ainsi à ne pas nous fier aux apparences. « Il y a beaucoup de premiers qui seront derniers et beaucoup de derniers qui seront premiers » dira-t-il ailleurs. Le royaume de Dieu est soumis à un mode de croissance qui peut mystifier l'esprit humain. C'est tout le message des béatitudes. Et c'est pour nous un continuel objet de conversion. Comme ça l'a été pour les contemporains de Jésus, eux qui espéraient encore au moment de l'Ascension, selon les Actes, que Jésus rétablirait dans sa gloire la royauté en Israël. Eh bien non, le royaume que Dieu veut instaurer ne sera pas un royaume temporel mais un règne spirituel, qui commencera imperceptiblement, caché dans les cœurs, qui s'étendra par l'exercice de la charité et du témoignage et cela jusqu'au martyre, visant certes « les extrémités de la terre », comme l'affirme la finale des évangiles synoptiques. Et de fait le règne de Dieu a commencé sur terre de manière imperceptible : par une naissance passée inaperçue des grands de ce monde, par une prédication adressée aux petits, prédication qui s'achèvera dramatiquement sur la croix et au tombeau. La prédication du royaume de Dieu n'a pas produit la conversion immédiate et massive escomptée. « Il est venu chez les siens et les siens ne l'ont pas reçu » dit le prologue de S. Jean que je lirai tout à l'heure, à la fin de cette messe. L'espérance des disciples a pu être déçue et à l'instar de ceux d'Emmaüs, ils quittent le cœur gros Jérusalem, « la ville qui tue les prophètes ».

Le grain de sénevé, c'est alors Marie et le disciple bien-aimé au pied de la croix, ce sont les femmes qui regardent de loin la pierre du tombeau, c'est la poignée de disciples réunis autour de la Vierge et des Douze au Cénacle. Mais le Cénacle, au matin de la Pentecôte, c'est comme l'atome primitif du *Big Bang*, qui contient tout l'univers en germe. Sous l'action de l'Esprit Saint, les apôtres annoncent la Bonne Nouvelle de la Résurrection du Christ, amorce de la nôtre et donc de l'extension du royaume, désormais eschatologique, dans le Ciel. La petite graine du Golgotha deviendra un grand arbre, celui du nouvel Israël, l'Église, dans les branches duquel les nations païennes, figurées par les oiseaux, trouveront leur demeure et leur pitance. L'histoire, après Pâques, c'est la dilatation de ce point d'orgue qu'est la victoire pascalle du Christ sur la mort et sur le péché. Une dilatation qui a sa visibilité : 3 siècles après Tibère, Constantin autorise le nouveau culte et quelques décennies plus tard son successeur Théodose fera du christianisme la religion de l'Empire.

Comment cette dilatation s'est-elle produite ? La 2<sup>e</sup> parabole nous en donne un indice : celui de la contagion. La quantité de levain enfoui est bien faible en proportion de la masse, mais c'est

elle qui fait lever toute la pâte. D'une manière mystérieuse, cachée aux yeux des hommes. On pourrait être tenté de ramener cette leçon au jeu bien connu des minorités d'agitateurs qui soulèvent des populations entières. Mais ce serait se tromper : nous devons toujours travailler avec des « moyens pauvres », pour reprendre une expression du philosophe J. Maritain, c'est-à-dire ces moyens pauvres aux yeux des hommes mais riches aux yeux de Dieu que sont les moyens de la grâce. Le renoncement aux moyens du monde, et en particulier ici à la violence, à la haine, au ressentiment, ne manquera pas d'étonner. Il pourra provoquer chez certains la dérision, mais pour d'autres il sera un signe, le signe d'un autre ordre de réalité que celui qui tombe immédiatement sous nos sens : ce sera un appel à la conversion. Ce témoignage culmine dans le martyr chrétien, et je précise chrétien. Car on trouvera toujours des fanatiques capables de renoncer à leur vie pour imposer avec dureté leur idéal, mais moins facilement des êtres de pardon et de miséricorde qui offrent leur vie pour ceux qui les font souffrir. Le pardon aux ennemis surprend et en même temps il séduit. En ce sens la parole de Tertullien, « le sang des martyrs est une semence de chrétiens », demeure pour nous d'actualité. Il s'agit de combattre, certes, mais avec des armes spirituelles, ces armes que Paul décrit dans sa lettre aux Ephésiens : le « bouclier de la foi », le « casque du salut », le « glaive de l'Esprit » car « ce n'est pas contre des adversaires de sang et de chair que nous avons à lutter mais contre les esprits du mal qui habitent les espaces célestes ». Maritain disait encore ceci : que l'on soit vainqueur ou vaincu aux yeux du monde, on est toujours vainqueur si l'on a combattu avec les armes de l'Esprit.

Ce combat, selon notre 2<sup>e</sup> parabole, s'apparente à une transformation : transformation profonde de la société – et un livre récent, de l'historien Christophe Dickès, nous rappelle tout ce que le monde doit à l'Église –, transformation permise avant tout par la transformation de nous-mêmes, si nous ne mettons pas d'obstacle au dynamisme en nous de la grâce. C'est la raison aussi pour laquelle la croissance du grand arbre peut s'interrompre et lui-même se dessécher. Cette croissance en effet n'est pas automatique, elle ne dépend pas tant de structures que de la fournaise ardente de charité qui doit embraser nos cœurs. Attitude que résume avec justesse la collecte de cette messe : « Faites que méditant sans cesse ce qui est raisonnable, nous accomplissions en paroles et en actes les choses qui vous plaisent ».

Deux paraboles donc pour nous inviter à régler notre pas sur celui de l'éternité, pour changer de regard en adoptant celui de Dieu sur le monde, en un mot pour vivre « sauvés dans l'espérance », selon le mot de S. Paul, repris par Benoît XVI dans sa 2<sup>e</sup> encyclique.